

L'ARCHE *Editeur*

Peter ASMUSSEN

Crimes

Traduit par
Terje SINDING

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Crime

de Peter Asmussen

Traduit du danois par

Terje Sinding

Année de la création : 2003

Année de la traduction : 2004

Pièce traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Centre de la littérature danoise.

Tous droits de représentation pour la langue française L'ARCHE Editeur

86, rue Bonaparte, 75006 Paris, 01 46 33 46 45

Personnages :

L'Homme

La Femme

Rafaël

Erik

Willy

Jakob

ACTE I

Concerto grosso

Trois hommes sont assis face au public. Les deux premiers sont jeunes ; le troisième est plus âgé. Les deux jeunes s'appellent Erik et Willy. Le plus âgé s'appelle Rafaël. Rafaël est assis au milieu. Au fond, l'Homme et la Femme sont debout.

L'HOMME. - On n'avance pas. Essayons d'aller plus loin.

RAFAËL. - Il faut que je dise quelque chose ?

L'HOMME. - Pourquoi devriez-vous dire quelque chose ?

RAFAËL. - Pourquoi pas ?

L'HOMME. - Racontez-moi ce que vous avez fait ce jour-là.

RAFAËL. - Je l'ai déjà raconté.

L'HOMME. - Racontez-moi ce que vous avez fait ce jour-là.

RAFAËL. - Le matin, je suis descendu en bas du port.

L'HOMME. - Le matin de quel jour ?

RAFAËL. - Vous voulez savoir la date ? Je ne m'en souviens pas.

L'HOMME. - Le 24 décembre. Le 24 décembre, c'est quel jour ?

RAFAËL. - Bon, c'était la veille de Noël. La veille de Noël, dans la matinée, je suis descendu en bas du port.

L'HOMME. - Pour y faire quoi ?

RAFAËL. - Le 24 décembre ?

L'HOMME. - La veille de Noël.

RAFAËL. - Dans la journée ? La veille de Noël, dans la journée ?

L'HOMME. - Pouvez-vous nous expliquer ce que vous alliez faire en bas du port le 24 décembre, la veille de Noël, dans la matinée ?

RAFAËL. - J'allais voir une amie.

L'HOMME. - Elle était chez elle ?

RAFAËL. - Toujours. Elle est toujours chez elle. Je dois aussi parler ça ?

L'HOMME. - Vous devez tout dire.

RAFAËL. - Elle est tombée d'un escabeau. Chez le chocolatier. S'est brisée la nuque. Paralysée. En fauteuil roulant, donc. Je lui fais ses courses. Mais du chocolat, jamais. Le chocolat, elle n'en peut plus. Il y a des questions qu'on évite de poser. Il y a des choses qu'on laisse ensevelies sous la poussière du silence, des choses qu'on...

L'HOMME. - Vous êtes resté combien de temps chez elle ?

RAFAËL. - Je suis arrivé entre six heures et six heures et demie. Avec le premier train. Ou le deuxième. Un des premiers. Je suis insomniaque. Je compte les trains, au lieu de compter des moutons comme la plupart des gens.

L'HOMME. - Vous êtes resté combien de temps ?

RAFAËL. - Jusqu'à mon départ.

L'HOMME. - Vous êtes resté combien de temps ?

RAFAËL. - Jusqu'à treize heures. J'ai pris le bus.

L'HOMME. - Vous aviez bu de l'alcool ?

RAFAËL. - Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre, avec quelqu'un qui est dans un fauteuil roulant ?

L'HOMME ? - Quelle quantité ?

RAFAËL. - Beaucoup. Depuis son accident, elle n'a plus de désir. D'ailleurs, ça ne doit pas être drôle quand on ne peut pas remuer.

L'HOMME. - Quelle quantité d'alcool ?

RAFAËL. - Des schnaps et des bières. C'était la veille de Noël.

L'HOMME. - Combien de verres ?

RAFAËL. - Je ne compte jamais. Vous comprenez, quand on commence à...

L'HOMME. - Considérez-vous que vous étiez ivre au moment de partir ?

RAFAËL. - Je ne m'en souviens pas.

L'HOMME. - Vous êtes rentré directement chez vous ?

RAFAËL. - Vous savez bien que non.

L'HOMME. - Vous êtes rentré directement chez vous ?

RAFAËL. - Pourquoi est-ce qu'il faut encore tout vous répéter ?

L'HOMME. - J'aimerais que vous me le racontiez de nouveau. Vous êtes rentré directement chez vous ?

RAFAËL. - Je suis allé à la gare centrale.

L'HOMME. - Quelle heure était-il ?

RAFAËL. - Treize heures vingt-six.

L'HOMME. - Pourquoi êtes-vous allé à la gare centrale ?

RAFAËL. - De la chatte. Il me fallait de la chatte.

L'HOMME. - Et vous en avez trouvé ?

RAFAËL. - De la chatte ? En un sens. J'ai trouvé celui-là.

Il montre Erik du doigt.

L'HOMME. - Vous avez rencontré Rafaël à la gare centrale ?

Erik fait oui de la tête.

L'HOMME. - Parlez. Vous avez rencontré Rafaël à la gare centrale le 24 décembre ?

RAFAËL. - La veille de Noël.

Erik fait oui de la tête.

RAFAËL. - Le monsieur ne comprend pas le langage des signes. Il faut que tu utilises des mots. Ils ne peuvent pas noter le langage des signes. Ils notent tout. Il n'y a que les mots qu'on peut noter.

ERIK. - OK.

L'HOMME. - Je vous serais reconnaissant de ne répondre qu'aux questions qui s'adressent à vous.

RAFAËL. - Pardon.

L'HOMME. - Vous avez rencontré Rafaël à la gare centrale le 24 décembre ?

Erik fait oui de la tête.

RAFAËL. - Il faut dire oui. Pardon.

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Que s'était-il passé au cours de la journée ?

ERIK. - Ce qui s'était passé ?

L'HOMME. - Qu'aviez-vous fait au cours de la journée ?

ERIK. - Je m'étais promené.

L'HOMME. - Seul ?

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Où ça ?

ERIK. - À droite et à gauche. Là où j'habite. En haut du port.

L'HOMME. - Vous aviez bu ?

ERIK. - Non.

L'HOMME. - Pris de la drogue ?

ERIK. - Non.

L'HOMME. - Et puis vous êtes allé à la gare centrale ?

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Par quel moyen êtes-vous arrivé à la gare centrale ?

ERIK. - Le train.

L'HOMME. - À quelle heure êtes-vous arrivé à la gare centrale ?

ERIK. - Sais pas. Midi. Peut-être. Midi.

L'HOMME. - Pourquoi êtes-vous allé à la gare centrale ?

ERIK. - Pour rencontrer quelqu'un.

L'HOMME. - Vous avez rencontré quelqu'un ?

ERIK. - C'était trop tôt.

L'HOMME. - Et puis, que s'est-il passé ?

ERIK. - Je suis resté là à traîner.

L'HOMME. - Pourquoi êtes-vous resté là à traîner ?

ERIK. - Pas de fric.

L'HOMME. - Vous attendiez des clients ?

ERIK. - Des clients ?

RAFAËL. - Des michetons.

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Il en est venu ?

ERIK. - Non.

L'HOMME. - Alors pourquoi êtes-vous resté là à traîner ?

ERIK. - Je ne sais pas.

L'HOMME. - Il s'est passé quelque chose. N'est-ce pas ? Il s'est passé quelque chose ?

ERIK. - Il s'est passé quoi ?

L'HOMME. - Vous avez rencontré quelqu'un. Qui avez-vous rencontré ?

ERIK. - Lui.

L'HOMME. - Qui ?

ERIK. - Willy.

L'HOMME. - Montrez-moi Willy.

Erik montre Willy du doigt.

L'HOMME. - Vous connaissiez déjà Willy ?

Erik fait oui de la tête.

RAFAËL. - Il faut dire oui.

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Où avez-vous connu Willy ?

ERIK. - Je ne sais pas.

L'HOMME. - Vous avez la même mère, n'est-ce pas ?

ERIK. - Oui.

L'HOMME. - Alors ce n'est pas chez votre mère que vous vous êtes rencontrés ?

ERIK. - On n'y était jamais. Pas en même temps.

L'HOMME. - Où vous êtes-vous connus alors ?

ERIK. - On s'est rencontrés.

L'HOMME. - Où ?

ERIK. - À la gare centrale.

L'HOMME. - Vous le saviez ? Que vous aviez la même mère ?

ERIK. - C'est pas des choses qu'on sait. C'est des choses qu'on apprend.

L'HOMME. - Et puis, que s'est-il passé ?

ERIK. - Ce qui s'est passé ?

L'HOMME. - Vous avez rencontré Willy ?

ERIK. - Rien.

L'HOMME. - Willy était seul ?

Erik fait non de la tête.

L'HOMME. - Je ne vous entends pas. Willy était seul ?

ERIK. - Non.

L'HOMME. - Il était avec qui ? Il était avec qui ?

ERIK. - Avec le garçon.

L'HOMME. - Comment s'appelait le garçon ?

ERIK. - Sais pas.

L'HOMME. - Willy ne vous l'a pas dit ?

ERIK. - Non.

L'HOMME. - Vous ne lui avez pas parlé ?

ERIK. - À Willy ?

L'HOMME. - Au garçon.

ERIK. - Un peu.

L'HOMME. - Vous l'appeliez comment, alors ?

ERIK. - Je l'appelais pas.

L'HOMME. - Vous ne l'appeliez pas ?

ERIK. - Le garçon. Peut-être que je l'appelais le garçon.

L'HOMME. - Vous appeliez le garçon « le garçon » ?

Erik ne répond pas.

L'HOMME. - Quel est votre nom ?

WILLY. - Willy.

L'HOMME. - Le 24 décembre vous avez rencontré Erik à la gare centrale. Erik était seul ?

WILLY. - Non.

L'HOMME. - Avec qui était-il ?

WILLY. - Avec celui-là.

L'HOMME. - Montrez-le moi.

Willy montre Rafaël du doigt.

L'HOMME. - Vous connaissez son nom ?

WILLY. - Oui.

L'HOMME. - Comment s'appelle-t-il ?

RAFAËL. - Il a peur de prononcer mon nom.

L'HOMME. - Pourquoi aurait-il peur ?

RAFAËL. - It's called love.

WILLY. - Rafaël. Rafaël. Rafaël.

L'HOMME. - Mais vous non plus, vous n'étiez pas seul ? Vous étiez avec un homme plus jeune. J'ai raison ?

WILLY. - Oui.

L'HOMME. - Erik l'appelait le garçon. Vous, vous l'appeliez comment ?

WILLY. - Je l'appelais pas.

L'HOMME. - On n'utilise pas de noms chez vous ?

WILLY. - Pourquoi ? Il n'y avait pas de raisons de lui donner un nom.

L'HOMME. - Pourquoi ?

WILLY. - C'était le garçon.

L'HOMME. - Quel âge ?

WILLY. - Douze ans. Onze, peut-être.

L'HOMME. - À quoi aviez-vous passé la journée ?

WILLY. - À dormir.

L'HOMME. - Où ça ?

WILLY. - J'ai oublié.

L'HOMME. - Où vous étiez-vous rencontrés ?

WILLY. - Qui ?

L'HOMME. - Vous et le garçon. Comment aviez-vous rencontré le garçon ?

WILLY. - Comment ?

L'HOMME. - Vous l'avez abordé, ou c'est lui qui vous a abordé ?

WILLY. - On a engagé la conversation.

L'HOMME. - Vous avez parlé de quoi ?

WILLY. - Il n'avait pas d'argent.

L'HOMME. - Vous lui en avez donné ?

WILLY. - J'étais fauché.

L'HOMME. - Vous lui avez dit comment il pouvait se procurer de l'argent ? Que lui avez-vous dit ?

WILLY. - On va jusqu'à la gare centrale. C'est la veille de Noël. À la gare centrale il y a plein de michetons qui cherchent quelque chose. À la gare centrale, dans la ville, partout dans le monde il y a plein de gens qui cherchent quelque chose. La gare centrale, c'est une petite maison à la campagne, et au-dessus il y a une étoile qui nous guide, et quand on y arrive on est sauvé.

L'HOMME. - Ce sera tout. Merci.

La Femme s'avance.

LA FEMME. - Ensuite, vous allez à l'appartement de Rafaël. Il est maintenant cinq heures. C'est la veille de Noël, il est cinq heures et vous allez à l'appartement de Rafaël. Qui en a eu l'idée ?

RAFAËL. - Moi. C'est moi qui en ai eu l'idée. C'était mon appartement, c'était moi qui savais où c'était, c'était moi qui avais la clé. C'est moi qui en ai eu l'idée.

LA FEMME. - Pourquoi avez-vous proposé d'aller chez vous ?

RAFAËL. - Vous aimeriez passer le réveillon à la gare centrale, vous ? J'avais acheté un sapin. Un petit. Sans décoration. Mais quand même. Un sapin.

LA FEMME. - Pourquoi ces deux messieurs vous ont-ils suivi ?

RAFAËL. - Où vouliez-vous qu'ils aillent ?

LA FEMME. - Vous aviez peur de Rafaël ?

ERIK. - Non.

LA FEMME. - Vous aviez peur qu'il vous brutalise si vous refusiez de le suivre ?

WILLY. - Non.

ERIK. - Si.

RAFAËL. - Rafaël le caïd.

LA FEMME. - Il y a en un qui dit oui et l'autre qui dit non. Pourquoi ?

ERIK. - Parce que Willy a peur de Rafaël.

LA FEMME. - Rafaël, vous avez dit quelque chose ?

RAFAËL. - Comment ?

LA FEMME. - En pénétrant dans l'appartement.

RAFAËL. - J'ai dit quelque chose ?

LA FEMME. - En effet.

RAFAËL. - Qu'est-ce que j'ai dit ?

LA FEMME. - Les autres témoignages concordent.

RAFAËL. - Bienvenue. J'ai dit bienvenue ?

LA FEMME. - Vous avez parlé des rois mages.

RAFAËL. - C'était la veille de Noël.

LA FEMME. - Qu'est-ce que vous avez dit ?

RAFAËL. - Les rois mages et l'enfant Jésus. Trop de gens fêtent Noël sans réfléchir à ce que ça signifie. Je voulais marquer que c'était la veille de Noël. Ce soir-là, nous devons mettre en scène l'évangile. C'est tout ce que je me rappelle. Willy disait que la gare centrale était une petite maison à la campagne et qu'au-dessus il y avait une étoile qui nous guidait, et alors j'ai pensé qu'il ne manquait que les rois mages et l'enfant Jésus pour nous sauver, et c'est comme ça que j'en ai eu l'idée.

LA FEMME. - La table était mise.

RAFAËL. - Et il y avait un sapin et tout.

LA FEMME. - Vous aviez prévu cette fête ?

RAFAËL. - J'avais prévu une fête. Des invités surprise, c'est facile à trouver le soir du réveillon. Vous aimeriez passer le réveillon toute seule, vous ?

LA FEMME. - Que s'est-il passé ensuite ?

RAFAËL. - Je suis allé à la cuisine m'occuper du repas.

LA FEMME. - Et les autres ?

WILLY. - Je parlais avec le garçon.

LA FEMME. - Dans le séjour ?

WILLY. - Oui.

LA FEMME. - Vous parliez de quoi ?

WILLY. - De voitures. Il voulait acheter une voiture.

LA FEMME. - Vous disiez qu'il avait quel âge ?

WILLY. - Quand il serait plus grand. Il voulait seulement se renseigner. À l'avance.

LA FEMME. - Où était Erik ?

WILLY. - Aux chiottes.

ERIK. - En train de vomir.

LA FEMME. - Quand vous êtes revenu, il s'est passé quelque chose. Que s'est-il passé ?

ERIK. - Rien.

RAFAËL. - Je les ai entendus se battre. J'ai quitté la cuisine pour leur dire que c'était le soir du réveillon, paix dans les cœurs, paix dans le monde etc., et je les ai séparés. Le garçon s'était réfugié sur le canapé. Il était mignon.

ERIK. - On ne s'est pas battus.

WILLY. - Non.

ERIK. - Willy était soûl. Il est tombé. Je l'ai remis debout. Le sapin s'est renversé. Je l'ai remis debout.

RAFAËL. - Le sapin n'était pas décoré. Puis nous avons mangé. C'est le garçon qui a eu la fève dans le riz au lait.

LA FEMME. - Vous aviez prévu un cadeau pour celui qui avait la fève ?

RAFAËL. - Vous n'avez jamais fêté Noël, vous ? Le cadeau, ça fait partie des traditions.

LA FEMME. - Et c'était quoi ?

RAFAËL. - Une paire de menottes.

LA FEMME. - Ce sera tout. Merci.

L'HOMME. - Essayons d'aller plus loin.

RAFAËL. - Où voulez-vous qu'on aille, sinon ? Chaque pas doit vous faire avancer. Pourquoi marcher, sinon ? À chaque pas vous devez vous poser la question : pourquoi marcher si ça ne vous fait pas avancer ?

L'HOMME. - Que s'est-il passé après le repas ?

RAFAËL. - On a fait la ronde autour du sapin.

WILLY. - Et bu.

RAFAËL. - Le garçon savait chanter. Il a chanté pendant qu'on faisait la ronde.

L'HOMME. - Et après la ronde ?

RAFAËL. - Il n'y pas eu de cadeaux.

L'HOMME. - Après la ronde, que s'est il passé ?

WILLY. - On a continué à boire.

RAFAËL. - Ils ont bu toutes mes réserves. Il a fallu aller en racheter.

L'HOMME. - Qui y est allé ?

WILLY. - Moi. Ce n'était pas moi ?

L'HOMME. - C'était le soir du réveillon. Tout était fermé.

WILLY. - Pas pour moi.

L'HOMME. - Que s'est-il passé pendant son absence ?

RAFAËL. - On a regardé l'arbre et...

L'HOMME. - C'est à Erik que je m'adresse. Que s'est-il passé pendant l'absence de Willy ?

ERIK. - Rien.

L'HOMME. - Quelqu'un a dit quelque chose. Vous avez dit quelque chose. Erik. Vous avez dit quelque chose. À propos du garçon. Qu'est-ce que vous avez dit à propos du garçon ?

ERIK. - Je m'en souviens pas.

L'HOMME. - Vous avez dit que vous n'aimiez pas le garçon. Pourquoi n'aimiez-vous pas le garçon ?

ERIK. - Je me souviens pas d'avoir dit que j'aimais pas le garçon.

L'HOMME. - Et vous, vous vous en souvenez, Rafaël ? Vous vous souvenez d'Erik disant qu'il n'aimait pas le garçon ?

RAFAËL. - Non. Je crois que personne n'a rien dit. On était en train de contempler l'arbre.

ERIK. - Il connaissait une chanson. Je ne sais plus laquelle.

L'HOMME. - Qui a eu l'idée d'appeler le garçon l'enfant Jésus ?

RAFAËL. - Ça doit être moi. Ça correspond à ma façon de penser. Les rois mages et l'enfant Jésus.

L'HOMME. - Pourquoi l'avez-vous appelé l'enfant Jésus ?

RAFAËL. - Il était blond. De longues boucles blondes. Vous n'avez jamais vu d'images de l'enfant Jésus, vous ?

L'HOMME. - Willy est resté absent combien de temps ?

RAFAËL. - Aucune idée.

L'HOMME. - Ce sera tout. Merci.

La Femme s'avance.

LA FEMME. - Comment était l'appartement quand vous êtes revenu ?

WILLY. - Comme avant.

LA FEMME. - Et ceux qui s'y trouvaient ?

WILLY. - Erik, Rafaël et le garçon ?

ERIK. - Il connaissait une chanson.

LA FEMME. - Ils faisaient quoi, tous les trois ?

WILLY. - Ils étaient assis sur le canapé.

LA FEMME. - Tous les trois ?

WILLY. - Erik et Rafaël.

LA FEMME. - Et ils faisaient quoi ?

WILLY. - Ils rigolaient.

LA FEMME. - Ils ont dit quelque chose ?

RAFAËL. - On a un cadeau pour toi. Les rois mages ont trouvé l'enfant Jésus.

LA FEMME. - Continuez.

WILLY. - Le garçon était dans la salle de bain. À poil. Attaché avec les menottes.

LA FEMME. - Attaché ? Attaché à quoi ?

WILLY. - À un tuyau.

LA FEMME. - Vous avez dit quelque chose ?

WILLY. - Il pleurait.

LA FEMME. - Vous avez essayé de le libérer ?

WILLY. - Je n'avais pas la clé.

LA FEMME. - Qui avait la clé ?

WILLY. - Lui.

LA FEMME. - Qui ça ? Rafaël ?

WILLY. - Oui.

LA FEMME. - Vous avez essayé de récupérer la clé ?

Willy fait non de la tête.

LA FEMME. - Le garçon pleurait. Vous ne vouliez pas l'aider ?

WILLY. - Si.

RAFAËL. - Il avait la trouille. Une trouille bleue. De moi. Parce que je serais toujours là, parce que je serais toujours à sa recherche, toujours à l'affût, et qu'un jour je le coincerais. Et ça, ça ne le fait pas rêver. Rafaël le caïd.

LA FEMME. - Alors vous êtes retourné auprès du garçon.

ERIK. - Il connaissait une chanson. Le garçon. Il connaissait une chanson.

WILLY. - Il m'a forcé.

LA FEMME. - Vous êtes jeune et fort. Comment Rafaël a-t-il pu vous forcer ?

WILLY. - Avec un couteau.

ERIK. - Tu l'as fait parce que t'avais envie. Le couteau, c'était une excuse.

RAFAËL. - Comme si on avait besoin de forcer un chat à attraper des souris.

WILLY. - Ils m'ont forcé.

ERIK. - Qui c'est qui s'est débraguetté ?

RAFAËL. - Qui c'est qui la lui a fourrée dans la bouche ?

ERIK. - Dans le cul ?

RAFAËL. - Qui c'est qui a léché les larmes sur son visage ?

ERIK. - Et quand les menottes lui ont cisailé la peau. Le sang.

RAFAËL. - Il a lui même tendu la langue.

ERIK. - Qui c'est qui t'a fait bander ? Qui ? Lui ? C'est lui qui t'a fait bander ? Ou moi ? Est-ce que j'aurais pu te faire bander ?

WILLY. - Oui.

ERIK. - Mais là, c'était pas moi. C'est l'enfant Jésus qui t'a fait bander. C'était pas moi. C'était pas lui. C'était pas toi. C'était l'enfant Jésus.

LA FEMME. - Où étiez-vous ?

RAFAËL. - Je ne m'en souviens plus du tout.

LA FEMME. - Où étiez-vous ?

ERIK. - À côté.

LA FEMME. - Vous saviez ce qui se passait ?

ERIK. - Euh.

LA FEMME. - Pourquoi ne l'en avez-vous pas empêché ?

ERIK. - Willy ?

LA FEMME. - Pourquoi ne l'en avez-vous pas empêché ?

ERIK. - Il faisait ce qu'il avait envie de faire. Ça, on ne peut pas l'empêcher.

LA FEMME. - Ce sera tout. Merci.

L'Homme s'avance. La Femme reste là.

L'HOMME. - Vous êtes dans la salle de bain avec le garçon ?

RAFAËL. - Il s'était affalé. Je l'ai réveillé avec de l'eau froide et de l'eau chaude. Il préférait l'eau froide. Au bout d'un moment, l'eau chaude a fini par l'ébouillanter. Ce n'est pas facile de faire plaisir à tout le monde.

L'HOMME. - Vous avez toujours le couteau ?

RAFAËL. - Je crois que je l'ai posé dans le lavabo.

L'HOMME. - Mais vous l'avez repris ?

RAFAËL. - J'ai dû le faire.

L'HOMME. - Pourquoi ?

RAFAËL. - Vous avez oublié que c'était l'enfant Jésus ? Crucifié, supplicié et torturé. Mais il ne ressemblait pas à l'enfant Jésus. C'était l'enfant Jésus qui ressemblait au garçon. Le garçon ne ressemblait pas à l'enfant Jésus. Il lui fallait des stigmates aux mains. Et aux pieds. Et ils lui ont enfoncé une lance dans la poitrine. Je n'ai pas pu faire autrement. C'était Noël et c'était l'enfant Jésus.

L'HOMME. - Il a résisté ?

RAFAËL. - Pas beaucoup. La couronne d'épines, j'y ai pensé ? J'ai aussi dessiné les marques de la couronne d'épines.

LA FEMME. - Le garçon a été retrouvé avec un tube de fer de quarante centimètres enfoncé dans l'anus.

RAFAËL. - Ce n'était pas un tube de fer. Je répète, ce n'était pas un tube de fer. Je répète, ce n'était pas un tube de fer.

LA FEMME. - Vous lui avez introduit le tube de fer dans l'anus ?

RAFAËL. - Je répète. Ce n'était pas un tube de fer.

LA FEMME. - Vous lui avait introduit un objet oblong dans l'anus ?

RAFAËL. - Oui.

LA FEMME. - De quel objet s'agissait-il ?

RAFAËL. - D'un manche à balai. En bois. On était dans une salle de bain. On prend ce qu'on a sous la main. Qui a des tubes de fer dans sa salle de bain ?

LA FEMME. - Vous avez introduit le manche à balai dans l'anus du garçon ?

RAFAËL. - C'est exact.

LA FEMME. - Il était debout ? Agenouillé ? Couché ?

RAFAËL. - Couché.

LA FEMME. - Il a résisté ?

RAFAËL. - Non.

LA FEMME. - À votre avis, le garçon était-il encore en vie à ce moment-là ?

RAFAËL. - Comment savoir. Comment savoir quoi que ce soit sur les autres, en fin de compte ?

L'HOMME. - Vous avez abandonné le garçon dans la salle de bain.

RAFAËL. - Il n'y a pas de paradis. Vous ne savez pas ça ? L'enfant Jésus nous sauve tous, puis l'enfant Jésus va au paradis. Mais il n'y a pas de paradis.

Les répliques suivantes se chevauchent partiellement.

RAFAËL. - J'ai pris le couteau...

ERIK, *chantonnant*. - Noël nous apporte un message joyeux,

Et la paix se répand dans nos cœurs.

L'annonce est portée par les anges de Dieu ;

Les enfants...

WILLY. - Mais je l'ai léché. Pas ses larmes. Sa queue. Ses aisselles. Son dos. Ses doigts. Et on ne voulait rester qu'un instant, puis repartir et ne plus jamais revenir. Mais plus. Plus d'amour que de peur...

RAFAËL. - ...et je lui ai coupé la queue. Il n'a pas résisté et il n'a rien dit. Je suppose qu'il n'était plus en vie à ce moment-là. Mais vous savez ce que c'est, l'alcool. L'ouïe fout le camp. Il a peut-être murmuré quelque chose ou produit un son quelconque,

mais en tout cas je n'ai rien entendu. Il n'a pas bougé. Ça, au moins, j'en suis sûr. Je suis retourné dans le séjour, sa queue à la main, et je l'ai accroché au sapin. Je ne m'en souviens plus très bien, mais j'ai une vague impression d'avoir dit « décoration de Noël » ou « pas de sapin sans décoration »...

WILLY. - ...et c'était le même rêve, comme à l'époque, quand on...

ERIK. - ...quand on se connaissait pas. Quand on s'est rencontrés et qu'on se connaissait pas encore et qu'on est allés dans un appartement où il n'y avait personne, ou alors il y avait quelqu'un, mais on pouvait utiliser la salle de bains et y passer la nuit et on nous avait donné la clé et on pouvait entrer et sortir comme on voulait et on pouvait rester là tous les deux et être ensemble et chuchoter « Willy »...

WILLY. - « Erik » -

ERIK. - « Willy » -

WILLY. - « Erik » -

ERIK. ...et personne au monde ne pouvait nous entendre et on n'entendait personne et on ne voyait personne et personne ne pouvait nous atteindre...

WILLY. - ...mais nos voix devenaient de plus en plus faibles. De plus en plus faibles et le monde pouvait nous entendre et on entendait le monde. Le monde...

ERIK. - ...du dehors.

Erik enfouit son visage dans ses mains.

RAFAËL. - Regardez-moi. Je suis capable de tout. Vous connaissez mon dossier. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Vous savez que je vais mourir. Mes jours sont comptés. Je m'accorde un dernier plaisir, puis je pose ma tête sur l'oreiller et je ne bouge plus. Je les ai forcés à le faire, pour prouver une dernière fois que j'étais encore en vie. Rafaël le caïd. Laissez-les partir, ces deux jeunes gens, laissez-les partir. Ils n'ont

rien à voir avec tout ça. Vous vous demandez sans doute pourquoi ? Je préfère connaître le bonheur, ne serait-ce qu'une fois, plutôt que de mourir avec un vœu inaccompli sur les lèvres. Vous savez quel était mon vœu ? Sentir, ne serait-ce qu'une fois, le poids d'une queue sans corps. La tenir dans ma main, la retourner et sentir son poids. Comme un oisillon. Quel être humain véritable ne regretterait pas ses actes ?

ERIK. - Je ne sais pas à quel moment je me suis réveillé. C'étaient peut-être les bruits que faisait le garçon. Je ne sais pas. Willy dormait. Sa tête sur mes genoux. Rafaël était allongé par terre. C'était peut-être le garçon. Peut-être qu'il gémissait ou qu'il faisait un bruit quelconque. Je suis allé le rejoindre. Je l'ai regardé. Je me suis accroupi à côté de lui. Il avait glissé jusqu'au sol. Suspendu à son tuyau. Le couteau était par terre. *(Il chantonne.)* Les enfants vont chanter de bonheur. Et je lui ai coupé la queue. La lui ai fourrée dans la bouche. Pour qu'il s'étouffe avec. Je n'ai pas peur de Rafaël. Ni du garçon. Ni de vous. Ni de personne. Seulement de Willy. Seulement de Willy.

L'Homme et la Femme s'étreignent.

Noir.

Été

Deux canapés orange. Entre les canapés, une petite table avec un grand chandelier. Dans les deux coins de la pièce, une lanterne japonaise rectangulaire, avec un pied assez haut.

La Femme est debout. Elle bat des mains. Écoute. Bat des mains. Écoute. Bat des mains. Écoute. Silence.

LA FEMME. - Mon ouïe baisse. Tu entends ? Mon ouïe baisse. Je n'entends pas comme avant. Je ne t'ai pas entendu arriver. Je n'ai pas été capable de t'entendre arriver. Je n'ai même pas été capable de m'entendre battre des mains. J'ai battu des mains ?

L'Homme entre.

L'HOMME. - Je n'étais pas arrivé. Je n'arrive que maintenant.

LA FEMME. - D'habitude je t'entends avant que tu n'arrives.

L'HOMME. - Tu viens de dire que tu ne m'as pas entendu avant que je n'arrive. Tu as dû m'entendre, pourtant. Sinon, pourquoi m'aurais-tu parlé ?

LA FEMME. - Après, ce sera quoi ?

L'HOMME. - Comment ?

LA FEMME. - L'ouïe. Après, ce sera quoi ?

L'HOMME. - La vue. Selon toute probabilité. La vue.

LA FEMME. - Ça me fait peur.

La Femme sort.

L'HOMME. - Pourquoi ? Pourquoi ça te fait peur ? Vivre sans entendre. Sans voir.
Pourquoi ça ferait peur à quelqu'un ?

La Femme entre. L'Homme sort.

LA FEMME. - Tu veux me rendre un service ?

L'HOMME, *dehors*. - Quoi ?

LA FEMME. - Crie-moi quelque chose. Tu veux bien me crier quelque chose ?

L'HOMME, *dehors*. - Quoi ?

LA FEMME. - Ce que tu veux. Mon nom. Si tu t'en souviens.

L'Homme entre.

L'HOMME. - Quoi ?

LA FEMME. - Mon nom.

L'HOMME. - Qu'est-ce que tu dis ?

LA FEMME. - Tu veux me rendre un service ?

L'HOMME. - Tu veux que je fasse quoi ?

LA FEMME. - Me crier quelque chose.

L'HOMME. - La fille va se réveiller. Qu'est-ce que je dois crier ?

LA FEMME. - N'importe quoi.

L'HOMME. - Pourquoi ?

LA FEMME. - Je veux voir si j'entends.

L'Homme sort.

L'HOMME, *dehors*. - Allô ? Allô ? Tu m'entends ? Allô ? Allô ?

L'Homme entre.

L'HOMME. - Tu m'a entendu ?

LA FEMME. - Faiblement.

L'HOMME. - J'ai crié de toutes mes forces.

LA FEMME. - On a sonné

On n'a pas sonné.

L'HOMME. - Comment ?

LA FEMME. - À la porte. On a sonné à la porte.

L'HOMME. - Je n'ai rien entendu.

LA FEMME. - On a sonné.

L'HOMME. - Ouvre. Mais ouvre alors.

La Femme sort. La Femme entre.

LA FEMME. - C'était un garçon.

L'HOMME. - Qu'est-ce qu'il voulait ?

LA FEMME. - Il quêtait.

L'HOMME. - Tu lui as donné quelque chose ?

LA FEMME. - Non.

L'HOMME. - Il ressemblait à quoi ?

LA FEMME. - Blond. De longues boucles blondes. Le visage éraflé. Comme si on l'avait battu.

L'HOMME. - Tu aurais dû lui donner quelque chose.

Il sort. La Femme met de la musique – une musique douce, douce. La Femme se cache. L'Homme revient. Il a un verre à la main. La Femme bondit, veut lui faire peur. L'Homme s'assied.

LA FEMME. - Tu lui as donné quelque chose ?

L'HOMME. - Il s'est enfui. Il m'a vu et il s'est enfui.

La Femme sort.

LA FEMME, *dehors*. - J'ai regretté, l'autre jour.

L'HOMME. - Si ça se trouve, c'est toi qui t'es enfuie. Tu savais ce qui allait se passer. J'allais t'attraper et t'enchaîner à un tuyau, j'allais te cogner sur les oreilles jusqu'à te faire perdre l'ouïe, j'allais te crever les yeux pour t'empêcher de voir, j'allais t'étrangler pour te rendre insensible.

LA FEMME, *dehors*. - Quoi ?

L'HOMME. - Pas si fort. La fille va se réveiller.

LA FEMME, *dehors*. - Et puis ?

L'HOMME. - Se réveiller.

LA FEMME, *dehors*. - Et ?

L'HOMME. - Nous entendre.

LA FEMME, *dehors*. - Se réveiller, entendre. Je n'ai pas peur.

L'HOMME. - Maintenant je l'ai dit.

LA FEMME, *dehors*. - Pourquoi l'as-tu dit ?

L'HOMME. - Pour éviter qu'elle se réveille. C'est bien ce qu'on veut éviter par-dessus tout ? Que la fille se réveille ?

LA FEMME, *dehors*. - J'ai regretté, l'autre jour.

L'HOMME. - Regretté quoi ?

LA FEMME, *dehors*. - Je ne t'ai pas suivi. Je n'aime pas sortir des sentiers battus quand j'ai bu. Je ne parle pas de toi. Tu n'avais sûrement pas bu. Tu étais maître de la situation. Ou de moi. Je n'étais pas ivre. Pas ivre morte. Juste un peu éméchée. Nous avons un peu bu.

L'HOMME. - Je n'avais pas bu.

LA FEMME, *dehors*. - Je parle de moi. Moi, si. Un peu. Pas beaucoup. Mais quand même. Suffisamment. Je n'aime pas sortir des sentiers battus après avoir bu.

L'HOMME. - Ce n'est pas grave.

LA FEMME, *dehors*. - Si. C'est grave. C'est très grave. J'aurais dû te suivre. J'aurais dû.

L'HOMME. - J'y survivrai.

LA FEMME, *dehors*. - Combien de temps ?

L'HOMME. - Assez longtemps pour survivre.

La Femme rit. Silence.

LA FEMME, *dehors*. - C'était courageux de ta part. Moi je n'aurais pas eu ce courage. C'était courageux. Je ne pense pas que j'aurais pu le faire.

L'HOMME. - D'ailleurs on ne l'a pas fait.

LA FEMME, *dehors*. - Ni le dire. Je n'aurais même pas pu le dire.

L'HOMME. - Et le penser ?

LA FEMME, *dehors*. - Le penser ? Peut-être. Mais le dire. Jamais. Le dire, c'est autre chose. Quand on commence à dire les choses, tout se brise.

La Femme entre. Elle s'assied.

L'HOMME. - J'ai oublié la glace.

Il sort.

LA FEMME. - Il y a sans arrêt des gens qui passent. Le sentier est à quelle distance ? Le sentier du parc. Il est à quelle distance ? Sept mètres. Six, peut-être. Ils auraient tout vu. Tout entendu. Ils auraient tout entendu. C'était pour ça ? Il fallait qu'ils voient et qu'ils entendent ? Il fallait qu'ils voient et qu'ils entendent tout ?

L'Homme entre.

L'HOMME. - Je n'y avais pas réfléchi. C'était un simple coup de tête. D'ailleurs, pour être tout à fait franc, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me rappelais ce que j'avais dit, mais je ne le comprenais pas. Quand on est rentrés, j'ai enregistré mes paroles. Je les ai écoutées. Plusieurs fois. Ce n'était pas moi qui parlais. Les mots, la voix, l'intonation, tout était faux. Ça n'a jamais été moi.

L'Homme s'assied.

LA FEMME. - C'était qui ?

L'HOMME. - Qui ça ?

LA FEMME. - La voix sur la cassette ?

La Femme se lève. Elle allume les bougies du chandelier.

LA FEMME. - J'en ai assez. Je veux m'en aller. J'en ai assez. Je veux nous quitter.

L'HOMME. - Maintenant elle se réveille. La fille. La fille se réveille. On l'entend pleurer.

La Femme se bouche les oreilles. On n'entend personne pleurer.

Noir.

ACTE II

Trio élégiaque

Un homme est assis face au public. Il s'agit de Jakob. L'Homme est debout à côté de lui. La Femme est debout au fond.

L'HOMME. - Une journée ordinaire. Si tant est qu'on puisse parler de journées ordinaires. Si tant est qu'on puisse faire abstraction de tous les écarts, des multitudes de variations, de détours, de répétitions. Décrivez-moi une journée ordinaire. Une journée ordinaire au camp du Nord.

JAKOB. - Le réveil était à sept heures. Appel et répartition des tâches à huit heures.

L'HOMME. - Et le petit déjeuner ?

JAKOB. - Le petit déjeuner ?

L'HOMME. - Vous ne preniez pas de petit déjeuner, vous ne faisiez pas votre toilette, vous ne vous laviez pas pour vous débarrasser des impuretés ?

JAKOB. - Après le réveil nous faisons notre toilette, puis nous prenions notre petit déjeuner.

L'HOMME. - Et ensuite il y avait l'appel.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Moi aussi j'ai connu ça.

JAKOB. - Là-bas ?

L'HOMME. - De mon temps nous ne franchissions pas les frontières. Mais un appel était un appel, un ordre était un ordre, et on obéissait. Et vous savez pourquoi on obéissait ? Parce que sinon on pouvait dire adieu à la liberté. C'est la règle du jeu. Là-bas comme ici.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - C'est un mot que j'utiliserais avec précaution.

JAKOB. - Exact ?

L'HOMME. - Exact.

Silence.

L'HOMME. - En quoi pouvaient consister les tâches ?

JAKOB. - Patrouilles.

L'HOMME. - Surveillance ?

JAKOB. - Surveillance.

L'HOMME. - Reconnaissance ?

JAKOB. - Reconnaissance.

L'HOMME. - Vous savez maintenant ce que vous avez à faire aujourd'hui. Votre tâche de la journée. Allez, vous partez. Vous enfiler vos bottes. Vous prenez votre fusil. Vous partez en reconnaissance. On est vendredi. En ville, c'est jour de marché. Les habitants sont affamés. Il leur faut aller au marché. Il leur faut trouver de la nourriture. Pour les autres, c'est le moment ou jamais de lancer une attaque. De faire d'une pierre un maximum de coups. Allez ! Grimpez dans le char ! En route !

JAKOB. - La ville est à trois kilomètres.

L'HOMME. - La ville que vous deviez protéger.

JAKOB. - Trois kilomètres, ça n'a l'air de rien. Mais ça m'a paru une éternité. Même si on était dans un blindé. On pouvait se faire aligner comme des lapins. On entendait siffler les projectiles. On entendait l'impact des balles contre les flancs du véhicule. On voyait la fumée des armes. Ou des éclats de lumière. Le soir, pas question de quitter le camp. Ils nous guettaient dans le noir. Il n'y avait plus une seule maison le long de la route. Plus un arbre. Plus rien. Il y avait la route et la plaine. Et puis les montagnes, où ils nous guettaient. Nous observaient. Nous suivait du regard. On conduisait vite. Ça nous a pris neuf minutes. On voyait que la ville avait dû être grande. Les faubourgs étaient déserts. Les gens s'étaient regroupés dans le centre. Dans les écoles. Les gymnases. À la mairie. Dans tous les bâtiments importants. Le marché avait toujours lieu sur la place de la mairie.

L'HOMME. - La place de la mairie.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Encore ce petit mot dangereux. Continuez.

JAKOB. - Au marché, il y avait plein de monde. Plein de monde. Des hommes, des femmes, des enfants.

L'HOMME. - Qui jouaient ?

JAKOB. - Qui jouaient ?

L'HOMME. - Les enfants.

Jakob fait oui de la tête.

L'HOMME. - Plein de monde, ça veut dire combien ?

JAKOB. - Deux ou trois cents. Peut-être. J'ignore d'où venait la marchandise. Légumes, eau minérale, cigarettes, vêtements.

L'HOMME. - Armes ?

JAKOB. - Aucune arme. En ville, personne n'avait le droit de porter des armes. On les avait nous-même confisquées. Aucune arme. Sinon, on n'y serait pas allés. Aucune arme.

L'HOMME. - Dans la ville que vous deviez protéger.

Silence.

L'HOMME. - Continuez.

JAKOB. - Ça m'est pénible.

L'HOMME. - Continuez.

JAKOB. - On circulait parmi les gens.

L'HOMME. - Les hommes ? Les femmes ? Les enfants ?

Jakob fait oui de la tête.

JAKOB. - Je ne m'en suis pas rendu compte. Je regardais un jeune homme et une jeune femme. Ils achetaient des tomates à une petite vieille. La jeune femme a été la première à s'en rendre compte. Elle a posé les tomates. Elle m'a regardé. Je lui ai souri. Puis les autres s'en sont rendu compte aussi. Tous les autres. Ils se sont immobilisés.

L'HOMME. - Sans armes.

JAKOB. - Le marché était encerclé. Par une centaine d'hommes, je dirais. Lourdemment armés. Ils savaient très bien ce qu'ils faisaient. En l'espace de cinq minutes ils avaient regroupé tous les hommes de moins de cinquante ans. Les

hommes se taisaient. Les autres criaient. Pleuraient. Nous suppliaient d'intervenir. Mais on n'avait pas le droit.

L'HOMME. - Et la femme avec les tomates ? La jeune femme ?

JAKOB. - Comment pouvez-vous savoir ?

L'HOMME. - Vous aviez remarqué les tomates. Vous l'aviez remarquée, elle. Vous aviez vu son visage, elle vous avait souri.

JAKOB. - On était armés jusqu'aux dents, mais on n'avait pas le droit d'intervenir à moins d'être attaqués. On était des observateurs. C'était ça, notre mission. Observer. Observer et rapporter.

L'HOMME. - Et la jeune femme ?

JAKOB. - Elle a voulu rejoindre son mari. Ils l'en ont empêchée. Leur commandant a appelé son mari. La femme s'est tue. Puis il a abattu le mari. Le commandant. Il l'a abattu. Devant les yeux de la femme. Puis ils ont emmené la femme. Les autres, les hommes âgés, les femmes et les enfants, ils leur ont ordonné de s'asseoir. Puis ils ont installé des mitrailleuses et ils ont fauché tous les hommes. Les coups de feu ont soulevé un nuage de poussière. On ne voyait rien. On n'entendait que le silence. Puis, quand la poussière est retombée, on a vu les hommes. Gisant au sol. Baignant dans leur sang. Plus de trace des bourreaux. Secourez les blessés, a dit notre officier. Les blessés, mon cul. Il n'y avait pas de blessés.

L'HOMME. - Que des morts.

JAKOB. - Que des morts. On nous a divisés en petits groupes et on nous a envoyés patrouiller en ville. Les hommes âgés, les femmes et les enfants criaient. C'est la dernière chose que j'ai vue avant de quitter la place du marché.

L'HOMME. - Avant qu'on ne vous envoie patrouiller ?

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Observer et rapporter. « Observer », qu'est-ce que ça veut dire ?

JAKOB. - Regarder ce qui se passe.

L'HOMME. – Et...

JAKOB. - Et ?

L'HOMME. - Que fait-on ensuite ?

JAKOB. - Un rapport.

L'HOMME. - Et à part ça ?

JAKOB. - À part ça ?

L'HOMME. - Que fait-on à part ça ?

JAKOB. - Rien.

L'HOMME. - Exact. On ne fait rien. On ne fait rien. Parlez-moi de la jeune femme. Car vous l'avez revue ? La jeune femme. Vous l'avez revue. N'est-ce pas ?

JAKOB. - Nous étions trois dans notre patrouille. Dans une ruelle il y avait une maison avec trois portes. Nous nous sommes séparés. Chacun s'est dirigé vers une porte.

L'HOMME. - Et vous avez pénétré dans la maison.

JAKOB. - Il y faisait noir.

L'HOMME. - Et tout était silencieux.

JAKOB. - Tout était silencieux.

L'HOMME. - Mais il y avait quelqu'un...

JAKOB. - Des hommes.

L'HOMME. - Quatre.

JAKOB. - Quatre hommes.

L'HOMME. - Et la jeune femme.

JAKOB. - Et la jeune femme.

L'HOMME. - Nue ?

Jakob fait oui de la tête.

L'HOMME. - Mutilée ?

Jakob fait oui de la tête.

L'HOMME. - Violée ?

Jakob fait oui de la tête.

L'HOMME. - Morte ?

JAKOB. - Ils avaient laissé leurs armes près de la porte. Comment aurait-elle pu se défendre contre quatre hommes ? Ils étaient là, immobiles, les uns à côté des autres. Le plus étrange, c'est que je voyais à leur visage qu'ils avaient honte. Ils baissaient les yeux. Ils ne me regardaient pas. Ils ne bougeaient pas. Ils n'ont pas tenté de s'emparer de leurs armes. Ni rien. Qu'auriez-vous fait ?

L'HOMME. - Je n'étais pas là avec la jeune femme et les quatre hommes désarmés.

JAKOB. - En tant qu'homme. Qu'auriez-vous fait en tant qu'homme ?

L'HOMME. - Et vous ? Qu'avez-vous fait ? En tant qu'homme.

Jakob se tait.

L'HOMME. - Qu'avez-vous fait ?

JAKOB. - Je leur ai tiré une balle dans les couilles.

L'HOMME. - Aux quatre ?

JAKOB. - Oui.

L'HOMME. - En ignorant leurs cris ?

JAKOB. - Oui.

L'HOMME. - En les laissant se vider de leur sang ?

JAKOB. - Oui.

L'HOMME. - Quelles étaient vos consignes ?

JAKOB. - Je ne pouvais pas faire autrement. Je devais agir. Je ne pouvais pas rester là à regarder, les bras croisés. À un moment donné, il faut agir. Chacun connaît un jour ce moment-là. À un moment donné, on ne peut plus se contenter de regarder.

L'HOMME. - Quelles étaient vos consignes ?

JAKOB. - Observer et rapporter.

L'HOMME. – Et...

JAKOB. - Ne rien faire.

L'HOMME. - Exact. Exact. Observer, rapporter, ne rien faire. Vous avez obéi aux consignes ?

JAKOB. - Non.

L'HOMME. - Redites-moi ce petit mot. Vous n'avez pas obéi aux consignes ?

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Vous avez enfreint les consignes ?

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Ce sera tout. Merci.

L'Homme se retire. La Femme s'avance.

LA FEMME. - Vous leur avez tiré une balle dans les parties, aux quatre hommes ?

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME. - En ignorant leurs cris ?

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME. - En les laissant se vider de leur sang ?

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME. - Dans une autre vie. Une autre vie. Si j'étais mère. Ou femme, et encore en vie. J'aurais été reconnaissante.

L'HOMME. - Merci.

La Femme regarde l'Homme.

LA FEMME. - Merci.

L'Homme se détourne.

LA FEMME. - Parlez-moi de la route qui relie le camp à la ville.

JAKOB. - C'est la plaine, des deux côtés. Sur cinq ou six cent mètres. Puis les montagnes s'élèvent, des deux côtés.

LA FEMME. - Et du haut des montagnes, on vous tirait dessus ?

JAKOB. - On entendait siffler les projectiles.

LA FEMME. - L'impact des balles contre les flancs du véhicule.

JAKOB. - On ne voyait que la fumée blanche des armes.

LA FEMME. - Et le long de la route ? Qu'y avait-il le long de la route ?

JAKOB. - Rien. Aucun arbre. Aucune maison. Si le blindé était touché il n'y avait nulle part où se mettre à l'abri.

LA FEMME. - Quelle était l'importance du camp ?

JAKOB. - Du camp ?

LA FEMME. - Quelle était son importance ?

JAKOB. - Quelques baraquements. Un terrain de football. C'est tout.

LA FEMME. - Et le soir, vous ne pouviez pas sortir ?

Jakob fait non de la tête.

JAKOB. - La nuit, ils rodaient autour des barbelés. On entendait leurs pas dans l'herbe.

LA FEMME. - Comme une menace ?

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME, *chaleureusement*. - Ce sera tout. Merci.

Elle se retire. L'Homme s'avance.

L'HOMME. - Les quatre hommes que vous avez tués dans cette maison. Ce n'était pas la première fois. Pas la première fois que vous enfreigniez les consignes ?

Silence.

L'HOMME. - La nuit, vous faisiez le mur. Vous n'aviez pas le droit de quitter le camp, mais vous faisiez le mur. Qu'alliez-vous faire dehors ?

Silence.

L'HOMME. - Une nuit, en faisant le mur, vous avez été surpris par la sentinelle. Vous vous en souvenez ? Vous étiez coincé entre les barbelés et la sentinelle vous a interpellé et s'est approchée de vous. Elle vous a demandé où vous alliez et vous le lui avez dit.

Jakob fait oui de la tête.

L'HOMME. - Que lui avez-vous dit ?

Silence.

L'HOMME. - Que lui avez-vous dit ?

Silence.

L'HOMME. - Au bord de la route qui reliait le camp à la ville, il n'y avait pas rien. Aucun arbre. Aucune maison. Il y avait une maison. Une seule maison était restée debout. Votre petit mot vous fait défaut ?

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Il y avait une maison.

JAKOB. - Il y avait une maison.

L'HOMME. - Une maison avait résisté aux destructions de la guerre. Une seule petite maison au bord de la route qui reliait le camp à la ville. La route où il n'y avait aucun arbre, aucune maison. Où il n'y avait rien. Il y avait une maison. Et chaque nuit, enfreignant les consignes, vous faisiez le mur pour rejoindre cette maison qui n'était pas là. Et vous avez dit à la sentinelle pourquoi vous faisiez le mur. Qu'avez-vous dit à la sentinelle ?

JAKOB. - Non. Non. Je n'ai rien dit. Je l'avais promis. De ne rien dire à personne. Je n'ai rien dit à personne.

L'HOMME. - Il y avait quelqu'un dans la maison. Qui ?

JAKOB. - Une femme. Je le lui avais promis. De ne rien dire à personne.

L'HOMME. - Mais la femme n'était pas seule ?

Jakob fait timidement non de la tête.

L'HOMME. - Il y avait qui d'autre ?

JAKOB. - Les filles.

L'HOMME. - Ses enfants. Combien ?

JAKOB. - Quatre.

L'HOMME. - Et son mari ?

JAKOB. - Mort.

L'HOMME. - Fusillé ? Exécuté ?

JAKOB. - Elle avait peur.

L'HOMME. - La femme de la maison.

JAKOB. - Elle avait peur d'être chassée. Elle avait peur pour ses filles. Peur que ça les tue. L'hiver approchait. Peur que le froid les tue.

L'HOMME. - Si elles étaient obligées de fuir.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Quelles étaient vos consignes ?

JAKOB. - Observer et rapporter.

L'HOMME. - Observer et rapporter.

JAKOB. - La maison, c'était tout ce qui lui restait. La maison et le petit bout de terrain. Et les enfants. C'était tout. À part ça, elle avait tout perdu. La maison et le terrain et les enfants, c'était ce qui lui permettait encore d'espérer.

L'HOMME. - Et parce que le « moment où il fallait agir » était venu, vous avez enfreint les consignes.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - En faisant le mur.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Armé.

JAKOB. - Exact.

L'HOMME. - Prêt à vous battre contre quiconque s'approcherait de la maison où se trouvaient la femme et les enfants ?

Silence.

L'HOMME. - Que se serait-il passé si vous aviez tiré en cas d'attaque contre la maison ?

Silence.

L'HOMME. - Vous ne savez pas ? Ou vous étiez incapable d'en prévoir les conséquences ? Vous voulez que je vous le dise ? Il se serait passé la même chose que lorsque vous avez tiré une balle dans les parties des quatre hommes et qu'ils se sont vidés de leur sang. Lorsque vous les avez exécutés.

Silence.

L'HOMME. - L'exécution de ces quatre hommes a impliqué vos camarades dans les combats. Vos camarades sont devenus des cibles au même titre que les hommes, les femmes, les enfants, les jeunes et les vieux. Ce n'était plus avec des munitions légères qu'on tirait sur les blindés. Vos camarades ne voyaient plus la fumée blanche des armes. Ils n'entendaient plus l'impact des balles sur les flancs du véhicule. Et vous voulez que je vous dise pourquoi ? On n'entend jamais le coup de feu qui vous abat.

Silence.

L'HOMME. - Mais tout ça, vous ne le savez pas. Pourquoi ne le savez-vous pas ? Après le massacre des quatre hommes on vous a arrêté et rapatrié. Vos camarades sont restés et ont subi les conséquences de votre besoin d'agir. Ce sera tout. Merci.

L'Homme se retire. La Femme s'avance.

LA FEMME. - La nuit où la sentinelle t'a vu. C'était juste avant que tu ne sois rapatrié.

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME. - Pendant combien de temps as-tu fait le mur ?

JAKOB. - Je ne sais pas. Les journées se confondent.

LA FEMME. - Quelques semaines, quelques mois ?

JAKOB. - Deux, trois peut-être.

LA FEMME. - Pendant quatre mois tu as fait le mur chaque nuit. Chaque nuit. Tu n'as jamais eu peur ?

Jakob fait oui de la tête.

LA FEMME. - Comment as-tu fait pour l'éviter ?

JAKOB. - La sentinelle ? Ça s'apprend.

LA FEMME. - À quelle distance était la maison où vivaient la femme et les enfants ?

JAKOB. - À un kilomètre. Peut-être un peu plus.

LA FEMME. - Pendant quatre mois, chaque nuit tu t'es mis en danger de mort. Quel homme aurait fait ça ? Je n'en connais aucun.

L'HOMME. - Merci.

LA FEMME. - Décris-moi l'intérieur de la maison.

JAKOB. - L'intérieur ?

LA FEMME. - Il y avait combien de pièces ?

JAKOB. - Deux. Une cuisine et une autre pièce. Il y en avait eu plusieurs, avant.

LA FEMME. - Une cuisine et une autre pièce.

JAKOB. - La cuisine, c'était la plus grande.

LA FEMME. - Tu pouvais parler avec la femme ?

JAKOB. - Un peu. Elle connaissait quelques mots d'anglais. Pas beaucoup.

LA FEMME. - Mais assez pour te dire qu'elle avait peur.

JAKOB. - Ça, on pouvait le sentir.

LA FEMME. - Qu'elle avait peur ?

JAKOB. - Oui.

LA FEMME. - Et les filles ? Elles avaient peur aussi ?

JAKOB. - Seulement les plus âgées. Les deux autres ne comprenaient pas.

LA FEMME. - Quel âge avaient les filles ?

JAKOB. - La plus petite était bébé. L'aînée, neuf, je crois. Neuf ans.

LA FEMME. - Vous étiez assis dans le noir ?

JAKOB. - Dans le noir ?

LA FEMME. - Dans la cuisine ?

JAKOB. - Sans ça, ils nous auraient vus tout de suite. Parfois il y avait la lune.

LA FEMME. - Comment s'appelait-elle ? La femme, comment s'appelait-elle ?

JAKOB. - Hannah.

LA FEMME. - Hannah, elle croyait que tu allais pouvoir la défendre tout seul s'ils attaquaient ?

JAKOB. - Je viens de la « grande armée ». C'est ce que j'ai dit. Mes camarades ne sont pas loin. Elle ne savait rien de ce qui se passait.

LA FEMME. - Elle était reconnaissante ?

JAKOB. - Je ne sais pas.

LA FEMME. - Moi, j'aurais été reconnaissante. Seule avec quatre enfants dans une maison entourée d'ennemis, j'aurais été reconnaissante qu'un homme arrive et se propose de me défendre.

JAKOB. - Peut-être qu'elle était reconnaissante.

LA FEMME. - Mais elle ne le montrait jamais.

JAKOB. - Pas ouvertement. Elle était contente quand j'arrivais.

LA FEMME. - Elle le montrait comment ?

JAKOB. - Elle souriait.

LA FEMME. - Tu n'es pas marié ?

JAKOB. - Non.

LA FEMME. - Tu ne l'as jamais été ?

JAKOB. - Non.

LA FEMME. - De quoi parliez-vous ? Hannah et toi. De quoi parliez-vous ?

JAKOB. - De ce que nos mots pouvaient exprimer.

LA FEMME. - Et qu'est-ce que vos mots pouvaient exprimer ?

JAKOB. - La guerre.

LA FEMME. - Son mari tué ?

Silence.

LA FEMME. - Sa peur d'être obligée de fuir ? Sa peur pour les enfants ? De ce qui leur arriverait si tu n'étais pas là pour veiller sur elles ?

La Femme caresse doucement le visage de Jakob.

LA FEMME. - Hannah te caresse ?

Jakob pleure.

LA FEMME. - Tu pleures ? Pourquoi pleures-tu ? Tu sais ce que c'est qu'une caresse. Alors, pourquoi pleures-tu ? Tu pleures sur Hannah ? Sur les quatre hommes que tu as tués ?

L'HOMME. - Tes camarades entendent ton premier coup de feu. Ils se précipitent. Ils essaient de te retenir.

LA FEMME. - En vain.

L'HOMME. - Puis tu tires sur les trois autres.

LA FEMME. - Tu cries quelque chose.

L'HOMME. - À chaque coup de feu.

LA FEMME. - Tu cries quoi ?

L'HOMME. - Tu cries quoi ?

LA FEMME. - Elle !

L'HOMME. - Elle !

LA FEMME. - Elle !

L'HOMME. - Elle !

LA FEMME. - Hannah ? Elle ne te caresse pas. Hannah a peur. Hannah a peur à en perdre la raison. La nuit. C'est toi qui parles avec les mots qu'elle comprend. C'est toi qui la menaces. C'est toi qui lui fais peur à en perdre la raison. Et que fait-elle ? Hannah. Elle se lève et tu la regardes et elle est là, debout, comme les hommes. Elle baisse les yeux. Elle a honte. Puis elle ouvre la porte et tu pénètres dans la chambre des enfants. Tu pénètres dans la chambre des quatre filles. La plus petite est bébé. L'aînée a neuf ans.

Jakob étreint la Femme, s'agrippe à elle.

LA FEMME. - Et tu les caresses.

L'HOMME. - Tu te dénudes devant elles. Tu apparais pleinement comme un être humain.

LA FEMME. - Et elles te caressent.

L'HOMME. - Tu les forces.

LA FEMME. - Et c'est la première fois qu'il y a une caresse dans ta vie.

L'HOMME. - La première fois que tu peux caresser quelqu'un.

LA FEMME. - La première fois qu'on te caresse.

L'HOMME. - Elle.

LA FEMME. - Elle.

L'HOMME. - Elle.

LA FEMME. - Et elle.

L'HOMME. - Des caresses.

LA FEMME, *doucement*. - Enfin des caresses.

Jakob sanglote.

L'HOMME. - Ce sera tout. Merci.

La Femme demeure dans l'étreinte de Jakob.

L'HOMME. - Merci. On vient de dire merci.

La Femme et Jakob ne bougent pas.

Noir.

Hiver

Même décor que pour Été.

L'Homme est assis. Il lit. La Femme entre. Elle met sa main devant son visage. Elle éloigne sa main. Elle répète son geste.

LA FEMME. - Ma vue baisse. Je vois de moins en moins bien. De plus en plus flou. Je vois flou. Montre-moi ton livre.

L'Homme lui montre le livre.

LA FEMME. - Je ne vois rien.

L'HOMME. - Personne ne voit à cette distance-là.

La Femme s'approche.

LA FEMME. - Je ne vois toujours rien. D'abord l'ouïe. Puis la vue. Après, ce sera quoi ?

L'HOMME. - L'odorat. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit l'odorat.

LA FEMME. - Ça me fait peur.

La Femme met de la musique – une musique douce, douce.

LA FEMME. - Qu'est-ce que tu lis ?

L'HOMME. - Une histoire pour endormir les enfants.

LA FEMME. - Pour endormir qui ?

L'HOMME. - La fille.

LA FEMME. - Elle dort.

L'HOMME. - Alors ce sera pour un autre soir.

LA FEMME. - Je peux l'écouter ?

L'HOMME, *lisant*. - Longtemps elle avait craint cet instant. Elle se rappelait quand elle était petite, la vision fugace de la nudité de son père, ou un homme caché derrière un arbre dans le parc. Cette vision l'avait effrayée. Et maintenant, l'instant était venu. Elle s'était déshabillée. Le drap, la couette lui paraissaient d'un froid glacial contre sa peau nue. Contre son corps frêle et virginal. Mais ce n'était pas désagréable. Un picotement d'excitation. Un animal présenté en offrande aux Dieux. Une faiblesse irrésistible. Couchée dans le noir, elle entendait le soldat dehors. La petite maison semblait résonner de ses pas. Comme s'ils envahissaient les objets et les faisaient vibrer. Puis tout devint silencieux. Elle entendit le bruit de l'arme du soldat, quand il la posa sur le sol. L'instant d'après, la porte s'ouvrit et il entra dans sa chambre. D'abord elle ne voulut pas le regarder. Il s'était arrêté sur le pas de la porte. Lentement, elle tourna son visage vers lui. Le soldat était nu.

LA FEMME. - C'est une longue histoire ?

L'HOMME. - Tu veux toujours nous quitter ? Tu le veux toujours ?

La Femme bat des mains. Silence.

LA FEMME, *criant*. - Allô ? Allô ?

Silence.

La Femme crie.

Silence.

L'HOMME. - Elle va se réveiller. La fille. La fille va se réveiller.

LA FEMME. - Tu peux imaginer ça ? Tu peux l'imaginer ? Tu t'imagines entrer dans une pièce où tout est silencieux, où il faut battre des mains ou parler fort ou crier ? Parce que sinon, tout est silencieux.

L'Homme sort.

L'HOMME, *dehors, criant.* - Réveille toi ! Réveille-toi ! Allez ! Réveille toi ! Réveille toi ! Réveille toi !

L'Homme entre.

L'HOMME. - Elle ne s'est pas réveillée. Il est impossible de la réveiller. La fille. On a beau hurler, elle reste couchée comme une poupée qu'on aurait déposée là.

LA FEMME. - Personne ne nous écoute.

L'HOMME. - Tu veux connaître la fin de l'histoire ?

LA FEMME. - Il n'y a pas de fille. Écoute-moi. Il n'y a pas de fille. Personne n'est couché dans le noir, on peut faire tout le bruit qu'on veut. On ne réveillera personne.

L'HOMME. - Je ne peux pas te retenir. Il n'y a rien qui nous lie. Il n'y a rien entre nous. Tu peux faire ce que tu veux. Tu peux t'en aller et ne jamais revenir, personne ne te retient. Je ne peux pas te rendre heureuse. Tu es libre. Tu es ma sœur. Nous sommes frère et sœur.

L'Homme s'assied.

L'HOMME. - Tu veux connaître la fin de l'histoire ?

LA FEMME. - J'ai regretté, l'autre jour.

L'HOMME. - L'autre jour ?

LA FEMME. - De ne pas t'avoir suivi. J'aurais dû te suivre. Peut-être que tout serait différent si je t'avais suivi.

L'Homme prend le livre et commence à lire. La Femme allume les bougies du chandelier. Elle prend le chandelier. Elle se promène, éclairant les objets.

LA FEMME. - Le pire, quand on ne voit pas, ce sont les lunettes. Pas question de porter des lunettes. Les lunettes, ça donne des marques sur le nez. Des marques rouges. Les marques rouges sur le nez, c'est ce qu'il y a de pire.

L'HOMME. - Où veux-tu aller ?

LA FEMME. - Où je veux aller ?

L'HOMME. - Quand tu nous auras quittés. Où veux-tu aller ?

LA FEMME. - Où veux-tu aller ?

L'HOMME. - Où veux-tu aller ?

LA FEMME. - Aller ?

L'HOMME. - Où veux-tu aller ? Tu veux aller quelque part ? Tu connais un endroit où aller ? Ou bien tu te contenteras de marcher jusqu'à la fin des temps ?

La Femme fracasse le crâne de l'Homme avec le chandelier.

Silence.

Au loin, on entend une fille pleurer.

La Femme se bouche les oreilles.

Noir.